

CHAPITRE IV :

NAPOLEON BONAPARTE, LA FRANCE ET L'EUROPE (1799-1815)

I – NAPOLEON BONAPARTE ET LA FRANCE

Napoléon Bonaparte est né en Corse en 1769 : l'île avait été achetée l'année précédente par Louis XV à la République de Gênes (Italie). Après des études militaires au lycée d'Autun, il assiste avec enthousiasme au début de la Révolution, puis se lie d'amitié avec le frère de Robespierre. Il devient célèbre en 1796, grâce aux victoires de son armée en Italie. Pour rester populaire, il envoie le blé d'Italie au peuple de Paris. En 1798, le Directoire l'éloigne et l'envoie se battre en Égypte. Il revient clandestinement à la fin de 1799, prend le pouvoir par un coup d'État le 18 Brumaire an VIII (9 novembre 1799) et déclare à la tribune de la Convention : « Citoyens, la Révolution est arrivée aux buts qu'elle s'était fixée, la Révolution est finie ». Il prend le titre de Premier Consul, en hommage à la république romaine.

Le consul Bonaparte est fidèle aux idées de 1789, et veut consolider la Révolution. Ses réformes, nombreuses et importantes, ont donc pour but de créer une administration efficace, capable de rétablir et de maintenir l'ordre, en France et dans les territoires conquis.

Activités pages 70 à 73 et lecture du livre pages 74-75

- Rédaction d'une nouvelle constitution, approuvée par le peuple, au suffrage universel (par référendum = plébiscite, 1800) ;
- Traités de paix avec les ennemis de la Révolution : Autriche, Angleterre, Émigrés, Église catholique (1801-1802) ;
- Création des préfets, qui représentent l'État dans la préfecture de chaque département (1800) ; création de lycée d'État, gratuit, pour former la future élite de la France (1802) ; création d'une nouvelle monnaie (le Franc, 1802) et d'un ordre du mérite (la légion d'honneur, 1803) ;
- Création du code civil (Code Napoléon, 1802) qui résume et simplifie toutes les lois de la France, notamment celles discutées pendant la Révolution.

Le 2 décembre 1804, le consul Bonaparte se couronne empereur des Français et coiffe également son épouse Joséphine, dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, en présence du pape. Dans un tableau célèbre, le peintre David a représenté cette cérémonie.

II – NAPOLEON BONAPARTE ET L'EUROPE

Activités pages 76 à 79 sur les conquêtes et les réformes françaises en Europe

En quelques années (1805-1809), Napoléon I^{er} et sa Grande armée font la conquête de nombreux pays d'Europe. Les principales batailles de cette période sont les victoires d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Iéna (1806) et de Wagram (1809). Le territoire de la France est beaucoup plus grand que dans l'Ancien Régime (130 départements). Les pays voisins sont confiés aux frères et aux amis de l'empereur (États vassaux) : ainsi, dans ces nouveaux États sous domination française, Napoléon contrôle directement ou indirectement les gouvernements. Les idées et les lois de la Révolution sont imposées à la population : égalité en droits, code civil, libertés de conscience et d'expression. L'Angleterre (Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande) reste le seul ennemi de Napoléon en Europe.

Blocus continental : interdiction de toutes relations, personnelles ou commerciales, avec les Anglais, décidée par Napoléon I^{er} en 1806.

En France comme dans les autres pays d'Europe, l'empereur organise la **censure** (interdiction de diffusion de certaines idées, par la presse ou les spectacles) et l'espionnage. En France, ces méthodes déplaisent au peuple, mais tout le monde admire l'empereur. En revanche, en Allemagne et en Espagne, les appels à la révolte contre les étrangers (c'est-à-dire les Français) sont nombreux et provoquent des révoltes populaires contre la dictature.

Le sentiment national : c'est le sentiment d'appartenir à un peuple, à une nation, de partager avec d'autres des idées et des traditions (langue, culture, histoire), et d'avoir intérêt à défendre cette nation.

C'est surtout en Allemagne et en Espagne que se développe le sentiment national, entre 1806 et 1812 : les Espagnols et les Allemands sont hostiles à la présence des soldats français et voudraient être gouvernés par des hommes de leur pays et non par des étrangers, quelles que soient les nouveautés que ceux-ci leur apportent.

Activité page 83 sur le *tres de Mayo* de Goya

III – L'EFFONDREMENT DE L'EMPIRE

En 1812, Napoléon décide d'envahir l'empire de Russie du tsar Alexandre, qui ne respecte pas le blocus continental. La campagne commence bien (victoire de Borodino) puis tourne au désastre pendant l'hiver (incendie de Moscou). La Grande armée est massacrée lors du passage de la Berezina et battue pour la première fois à Leipzig en 1813. Au printemps 1814, la France est envahie par ses ennemis coalisés. Napoléon abdique et est envoyé sur l'île d'Elbe au large de l'Italie. Louis XVIII, frère de Louis XVI, devient roi de France par la volonté des souverains étrangers. Dans la nuit du 1^{er} mars 1815, Napoléon, qui s'est enfuit de l'île d'Elbe en bateau, débarque en France, est acclamé partout sur la route qui le mène à Paris, et prépare la reconquête de son empire. Il est finalement battu à Waterloo le 19 juin 1815 et exilé à Sainte-Hélène, dans l'Océan Atlantique Sud où il meurt en 1821.

Lecture du livre pages 80-81 – Carte 4 page 81

Au congrès de Vienne (été-automne 1815), les princes d'Europe célèbrent leur victoire sur la France et la Révolution. Pourtant, l'Ancien Régime ne peut pas être totalement rétabli, même si les rois retrouvent leurs pouvoirs et leurs territoires. Surtout, le souvenir d'une époque exceptionnelle reste dans toutes les mémoires, notamment celle du peuple et celles des artistes, comme Victor Hugo ou Alfred de Musset.

Distribution des textes de Victor Hugo et Alfred de Musset, à coller sur le cahier.

Correction des activités pages 70 à 73

Correction de l'activité pages 70-71 sur

1 –

Correction de l'activité pages 72-73 sur

1 –

Correction des activités sur les conquêtes et les réformes françaises en Europe

Correction de l'activité pages 76-77 sur

1 –

Correction de l'activité pages 78-79 sur

1 –

La légende napoléonienne

A - La fin de l'Empire

- I -

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! L'empereur revenait lentement,
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier, la Grande Armée, et maintenant troupeau.
Ce n'était plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour. (...)
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla. Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
– Est-ce le châtimeut, dit-il, Dieu des armées ? –
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

- II -

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! Des héros, Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! Je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airains !
Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! – C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme (...).
Levant les yeux au ciel, il dit : – Mes soldats morts,
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme un verre.
Est-ce le châtimeut cette fois, Dieu sévère ? –
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendait la voix qui lui répondait : Non !

(Le poète raconte ensuite l'exil et la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, l'admiration que les Français continuent à lui accorder, le retour triomphal de son cercueil en 1840, à Paris, dans l'hôtel des Invalides).

- VII -

Une nuit, – c'est toujours la nuit dans le tombeau, –

Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
 D'étranges visions emplirent sa paupière ;
 Des rires éclataient sous son plafond de pierre ;
 Livide, il se dressa, la vision grandit ;
 O terreur ! Une voix qu'il reconnut lui dit :
 – Réveille-toi. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
 L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
 Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
 Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment ! – (...)

Et lui, cria : Démon aux visions funèbres,
 Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
 Qui donc es-tu ? – Je suis ton crime, dit la voix. –
 La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange
 Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge ;
 Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
 Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César ;
 Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
 Leva sa face pâle et lu : Dix-huit Brumaire !

Victor Hugo, extraits de *L'expiation*, recueil de poèmes *Les châtiments*, 1855.

B - La fin d'un monde

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchaient de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs ; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz.

Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

Alors les hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus Mundi*.

Alors il s'assit sur un monde en ruine une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leur paroisse résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort put appeler tant de corbeaux.

Alfred de Musset, extraits de *La confession d'un enfant du siècle*, 1836.